

L'animal chez Montaigne (entre Sextus Empiricus et Michelet...)

Plan de l'Apologie de Raymond Sebond (Essais, II, XII)

Introduction

1. L'utilité de la science et le projet de traduire la *Théologie naturelle* de Raymond Sebond (pp. 41-44) : « C'est à la vérité, une très utile et grande partie que la science » (p. 41)
 2. Première objection contre la *Théologie naturelle* et réponse (pp. 44-54)
 3. Deuxième objection contre la *Théologie naturelle* (p. 55)
 4. Projet de Montaigne (p. 55) : « froisser et fouler aux pieds l'orgueil et humaine fierté... » (p. 55)
 5. Plan du développement de l'« Apologie de Raymond Sebond »
 - 1^{ÈRE} Partie : Le bestiaire (pp. 57-109)
 - 2^{ÈME} Partie : La vanité de « l'humaine science » (pp. 110-187)
 - 3^{ÈME} Partie : La fragilité des principes de la science – raison, tradition, sensation (pp. 187-275)
- Conclusion (pp. 275-279) : « nous n'avons aucune communication à l'être » ; « c'est à notre foi chrétienne, non à sa vertu Stoïque de prétendre à cette divine et miraculeuse métamorphose » (p. 279)

Plan du « bestiaire »

I. La « présomption » humaine (« contre la thèse de l'exception ») (pp. 57-61)

II. Le renversement du point de vue (« contre la thèse de la finalité ») « quand je joue avec ma chatte... » (p. 61).

III. La raison animale (« contre la thèse du privilège ») (pp. 61-76)

A. La raison proférée (pp. 61-64)

1. « La communication entre elles et nous » (pp. 61-62)
2. « Entre elles, il y a une pleine et entière communication » (pp. 62-64)

B. La raison intérieure (pp. 64-81)

1. Les signes de l'intelligence animale

« Je maintiens ordinairement qu'il se trouve plus de différence de tel homme à tel homme que de tel animal à tel homme »

Digression méthodologique (pp. 81-82) : Montaigne relie explicitement l'argument contre l'anthropocentrisme à celui qui fonctionne contre l'ethnocentrisme. Il reprend l'argument du chapitre XXXI du livre I (*Des cannibales*) pour l'étendre aux animaux : « tout ce qui nous semblent étrange, nous le condamnons » : nous faisons pour les animaux comme nous faisons pour les nations étrangères (p. 82).

2. les animaux sont capables de vertus et de vices (p. 87 sqq.)

1. La justice (p. 87) 2. L'amitié (p. 87) 3. L'amour (p. 88) 4. Des vices 5. La ruse (p. 90 : la malice du mulet de Thalès) 6. Parcimonie 7. La guerre (les mouches à miel, p. 91) 8. La fidélité (pp. 94-95) 9. Sociabilité, gratitude, magnanimité, repentance, clémence. 10. L'abstraction

IV. Leur corps est souvent supérieur au nôtre (p. 103-109)

A. La relativité de la beauté

B. Les animaux ne sont pas inférieurs aux hommes quant aux avantages du corps (p. 105)

C. La santé des animaux (p. 107)

Conclusion du « bestiaire » : « Par où il appert que ce n'est par vrai discours, mais par une fierté folle et opiniâtreté, que nous nous préférons aux autres animaux et nous séquestrons de leur condition et société » (p. 109)

Textes de Montaigne

Extraits de l'*Apologie de Raymond Sebond* dans l'édition de Paul Mathias, Paris, GF Flammarion, 1999.

Texte 1 : la présomption

La présomption est notre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et frêle de toutes les créatures, c'est l'homme, et quant et quant¹ la plus orgueilleuse. Elle se sent et se voit logée ici, parmi la bourbe et le fient du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier étage du logis et le plus éloigné de la voûte céleste, avec les animaux de la pire condition des trois ; et se va plantant par imagination au-dessus du cercle de la Lune et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette même imagination qu'il s'égale à Dieu, s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soi-même et sépare de la presse² des autres créatures, taille les parts aux animaux ses confrères et compagnons, et leur distribue telle portion de facultés et de forces que bon lui semble. Comment connaît-il, par l'effort de son intelligence, les branles³ internes et secrets des animaux ? Par quelle comparaison d'eux à nous conclut-il la bêtise qu'il leur attribue ?

Montaigne, *Apologie de Raymond Sebond*

Texte 2 : le décentrement

Quand je me loue avec ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi plus que je ne fais d'elle ? [Var. : Nous nous entretenons de singeries réciproques. Si j'ai mon heure de commencer et de refuser, elle aussi a la sienne.]

Montaigne, *Apologie de Raymond Sebond*

Texte 3 : la prosopopée de l'oison

Car pourquoi ne dira un oison ainsi : « Toutes les pièces de l'univers me regardent, la terre me sert à marcher, le soleil à m'éclairer, les étoiles à m'inspirer leurs influences ; j'ai telle commodité des vents, telle des eaux ; il n'est rien que cette voûte regarde si favorablement que moi ; je suis le mignon de nature ; n'est-ce pas l'homme qui me traite, qui me loge, qui me sert ? c'est pour moi qu'il fait et semer et moudre ; s'il me mange, aussi fait-il bien l'homme son compagnon, et si fais-je moi les vers qui le tuent et qui le mangent. » Autant en dirait une grue, et plus magnifiquement encore pour la liberté de son vol et la possession de cette belle et haute région : « Tant la nature adroite et entremetteuse porte les êtres à se priser eux-mêmes »⁴

Montaigne, *Apologie de Raymond Sebond*

Texte 4 : la raison proférée

Ce défaut qui empêche la communication d'entre elles et nous, pourquoi n'est-il aussi bien à nous qu'à elles ? C'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre⁵ point ; car nous ne les entendons non plus qu'elles nous. Par cette même raison, elles nous peuvent nous estimer bêtes, comme nous les en estimons. Ce n'est pas grande merveille si nous ne les entendons pas (aussi ne faisons-nous⁶ les Basques et les Troglodytes). Toutefois aucuns se sont vantés de les entendre, comme Apollonius, Thyaneus, Melampus, Tyrésias, Thalès et autres. Et puisqu'il est

¹ En même temps.

² Se distingue de la foule

³ Mouvements.

⁴ Cicéron, *De la nature des dieux*, I, XXVII.

⁵ Comprendre.

⁶ Aussi ne comprenons-nous pas plus

ainsi, comme disent les cosmographes⁷, qu'il y a des nations qui reçoivent⁸ un chien pour leur Roi, il faut bien qu'ils donnent certaine interprétation à sa voix et mouvements. Il nous faut remarquer la parité qui est entre nous. Nous avons quelque moyenne intelligence de leur sens : aussi ont les bêtes du nôtre, environ à même mesure. Elles nous flattent, nous menacent et nous requièrent⁹ et nous, elles.

Au demeurant, nous découvrons bien évidemment qu'entre elles il y a une pleine et entière communication et qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de même espèce, mais aussi d'espèces diverses.

Les troupeaux muets, les bêtes sauvages elles-mêmes, ont des cris différents et divers accents, selon que la crainte, la joie, ou la douleur les possède¹⁰.

En certain aboyer du chien le cheval connaît qu'il y a de la colère ; de certaine autre sienne voix il ne s'effraie point. Aux bêtes mêmes qui n'ont pas de voix, par la société d'offices que nous voyons entre elles, nous argumentons¹¹ aisément quelque autre moyen de communication : leurs mouvements discourent et traitent ;

« A peu près comme on voit les enfants recourir au geste par leur impuissance à s'exprimer avec les mots »¹²
Pourquoi non, tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent et content des histoires par signes ? J'en ai vu de si souples et formés à cela, qu'à la vérité il ne leur manquait rien à la perfection de se savoir faire entendre ; les amoureux se courroucent, se réconcilient, se prient, se remercient, s'assignent¹³ et disent enfin toutes choses des yeux :

« E'l silentio ancor suole haver prieghi e parole »¹⁴.

Quoi des mains ? nous requérons, nous promettons, appelons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergognons¹⁵, doutons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, témoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, méprisons, défions, dépitons, flattons, applaudissons, bénissons, humilions, moquons, réconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, réjouissons, complaignons, attristons, déconfortons, désespérons, étonnons, écrions, taisons ; et quoi non ?¹⁶ d'une variation et multiplication à l'envi de la langue. De la tête : nous convions, nous renvoyons, avouons, désavouons, démentons, bienveignons¹⁷, honorons, vénérons, dédaignons, demandons, éconduisons, égayons, lamentons, caressons, tansons, soumettons, bravons, exhortons, menaçons, assurons, enquérons. Quoi des sourcils ? Quoi des épaules ? Il n'est mouvement qui ne parle et un langage intelligible sans discipline et un langage public : qui fait, voyant la variété et usage distingué des autres, que celui-ci doit plutôt être jugé le propre de l'humaine nature. Je laisse à part ce que particulièrement la nécessité en apprend soudain à ceux qui en ont besoin et les alphabets des doigts et grammaires en gestes, et les sciences qui ne s'exercent et expriment que par iceux, et les nations que Plinè dit n'avoir point d'autre langue. [...]

Montaigne, *Apologie de Raymond Sebond*

⁷ Géographes

⁸ Admettent

⁹ Prient.

¹⁰ Lucrèce, *De la nature*, V, vers 1059-1061

¹¹ Concluons.

¹² Lucrèce, *De la nature*, V, vers 1030-1031

¹³ Prennent date.

¹⁴ Le Tasse, *Aminte*, II, vers 450-451 : « Et le silence lui-même sait signifier prières et paroles ».

¹⁵ Avons honte

¹⁶ Et que ne sommes-nous pas capables d'exprimer.

¹⁷ Souhaitons la bienvenue.

Texte 5 : la raison intérieure

Au reste, quelle sorte de notre suffisance ne reconnaissons-nous aux opérations des animaux ? Est-il police réglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenue que celle des mouches ? Cette disposition d'actions et de vacations¹⁸ si ordonnée, la pouvons-nous imaginer se conduire sans discours et sans providence¹⁹ ?

« Ces signes et selon des exemples pareils, on a pu dire que les abeilles ont une part de l'âme divine et des effluves de l'éther »²⁰.

Les arondelles, que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent-elles sans jugement et choisissent-elles sans discrétion, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger ? Et, en cette belle et admirable contexture de leurs bâtiments, les oiseaux peuvent-ils se servir plutôt d'une figure carrée que de la ronde, d'un angle obtus que d'un angle droit, sans en savoir les conditions et les effets ? Prennent-ils tantôt de l'eau, tantôt de l'argile, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant ? Planchent-ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans prévoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'aise ? Se couvrent-ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'Orient, sans connaître les conditions différentes de ces vents et considérer que l'un leur est plus salubre que l'autre ? Pourquoi épaissit l'araignée sa toile en un endroit et relâche en un autre, se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantôt de celle-là, si elle n'a et délibération, et pensement²¹, et conclusion ? Nous reconnaissons assez, en la plupart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au-dessus de nous et combien notre art est faible à les imiter. Nous voyons toutefois aux nôtres, plus grossiers, les facultés que nous y employons, et que notre âme s'y sert de toutes ses forces ; pourquoi n'en estimons-nous autant d'eux ? pourquoi attribuons-nous à je ne sais quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art ? En quoi, sans y penser, nous leur donnons un très grand avantage sur nous, de faire que nature, par une douceur maternelle, les accompagne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commodités de leur vie ; et qu'à nous elle nous abandonne au hasard et à la fortune, et à quêter par art les choses nécessaires à notre conservation ; et nous refuse quant et quant les moyens de pouvoir arriver, par aucune institution et contention d'esprit, à l'industrie naturelle des bêtes ; de manière que leur stupidité brutale surpasse en toutes commodités tout ce que peut notre divine intelligence.

[...]

Je dis donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer que les bêtes fassent par inclination naturelle et forcée les mêmes choses que nous faisons par notre choix et industrie. Nous devons conclure de pareils effets pareilles facultés, et confesser par conséquent que ce même discours²², cette même voie, que nous tenons à ouvrir²³, c'est aussi celle des animaux. Pourquoi imaginons-nous en eux cette contrainte naturelle, nous qui n'en éprouvons aucun pareil effet ? joint qu'il est plus honorable d'être acheminé et obligé à règlement agir par naturelle et inévitable condition, et plus approchant de la divinité, que d'agir règlement par liberté téméraire et fortuite ; et plus sûr de laisser à nature qu'à nous les rênes de notre conduite. La vanité de notre présomption fait que nous aimons mieux devoir à nos forces qu'à sa libéralité notre suffisance²⁴ ; et enrichissons les autres animaux des biens naturels et les leur renonçons, pour nous honorer et ennoblir des biens acquis ; par une humeur bien simple, ce me semble, car je priserai bien autant des grâces toutes miennes et naïves que celles que j'aurais été mendier et

¹⁸ Travaux

¹⁹ Sans raison et sans plan préalable.

²⁰ Virgile, *Géorgiques*, IV, vers 219-221

²¹ La réflexion

²² Intelligence

²³ Que nous suivons dans nos ouvrages

²⁴ Notre sagesse.

quêter de l'apprentissage. Il n'est pas en notre puissance d'acquérir une plus belle recommandation que d'être favorisé de Dieu et de nature.

Par ainsi, le renard, de quoi se servent les habitants de la Thrace quand ils veulent entreprendre de passer par-dessus la glace quelque rivière gelée et le lâchent devant eux pour cet effet, quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son oreille bien près de la glace, pour sentir s'il orra²⁵ d'une longue ou d'une voisine distance bruire l'eau courant au-dessous, et selon qu'il trouve par là qu'il y a plus ou moins d'épaisseur en la glace, se reculer ou s'avancer, n'aurions-nous pas raison de juger qu'il lui passe par la tête ce même discours qu'il ferait en la nôtre, et que c'est une ratiocination et conséquence tirée du sens naturel : « Ce qui fait bruit, se remue ce qui se remue, n'est pas gelé ce qui n'est pas gelé, est liquide, et ce qui est liquide, plie sous le faix » ? Car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouïe, sans discours et sans conséquence c'est une chimère, et ne peut entrer en notre imagination. De même faut-il estimer de tant de sortes de ruses et d'inventions de quoi les bêtes se couvrent des entreprises que nous faisons sur elles.

Montaigne, *Apologie de Raymond Sebond*

EXCURSUS 1

Sextus Empiricus, « L'éloge du chien »

[62] En supplément nous comparons aussi les animaux dits sans raison et les humains sous le rapport de l'impression. Car nous ne dédaignons pas de nous moquer des dogmatiques aveugles d'orgueil et vantards après avoir donné des arguments efficients. Quant à nous, donc, nous avons l'habitude de comparer simplement l'ensemble des animaux sans raison et l'être humain.

[63] Mais puisque les dogmatiques, qui ne sont pas à court d'arguments, disent que la comparaison est inégale, nous, en plus du supplément, nous moquant d'eux davantage encore, nous établirons notre argument sur un seul animal, par exemple le chien si l'on veut, qu'on estime être le plus vil de tous. En effet nous trouverons ainsi que même les animaux dont il s'agit ne sont pas inférieurs à nous pour ce qui est de la confiance à accorder à ce qui nous apparaît.

[64] Que cet animal l'emporte sur nous dans le registre de la sensation, les dogmatiques en tombent d'accord. En effet, par son odorat il saisit plus de choses que nous suivant grâce à lui à la trace les bêtes sauvages qu'il ne voit pas, et par ses yeux, il les voit plus vite que nous et en a une perception auditive fine. [65] Venons-en ensuite à ce qui touche le raisonnement. Il y a celui qui est intérieur et celui qui est exprimé. Considérons d'abord celui qui est intérieur. Celui-ci, selon les dogmatiques qui sont ici nos adversaires principaux, à savoir les stoïciens, semble ancré dans les choses suivantes : la recherche de ce qui est approprié et la fuite de ce qui est étranger, la connaissance des arts qui tendent à cela, l'acquisition des vertus appropriées à la nature <du sujet> et la saisie de ce qui concerne ses affects. [66] Eh bien le chien, sur lequel nous avons choisi de faire reposer notre argumentation à titre d'exemple, procède au choix de ce qui est approprié et fuit ce qui lui est nuisible, poursuivant la nourriture et reculant quand on lève le fouet. Mais il a aussi un art qui lui fournit ce qui lui est approprié, la chasse. [67] Il n'est pas non plus étranger à la vertu. La justice étant le fait de donner chacun ce qui lui revient, le chien qui remue la queue et garde ses familiers et ceux qui lui font du bien et qui éloigne ceux qui ne lui sont pas familiers et ceux qui lui font tort ne saurait être étranger à la justice. [68] Mais s'il la possède, comme les vertus se suivent mutuellement, il possède aussi les autres vertus, dont les sages prétendent que la plupart des humains ne les possèdent pas. Il est vaillant,

²⁵ Entendrons.

nous le voyons, quand il se défend ; il est intelligent, comme Homère lui aussi en a témoigné, en montrant Ulysse, qui n'avait été identifié par aucun de ses familiers, reconnu par le seul Argus : le chien n'avait pas été trompé par la transformation physique de l'homme, et n'avait pas perdu son impression cognitive, qu'il semblait mieux posséder que les humains. [69] Selon Chrysippe, qui pourtant est extrêmement hostile aux animaux sans raison, le chien a même part à leur fameuse dialectique. Ainsi le philosophe précité dit que le chien a recours au cinquième indémontrable composé de plusieurs branches, quand, étant arrivé à un carrefour de trois voies et ayant reconnu par son flair que le gibier n'a pas emprunté deux de ces voies, il se précipite immédiatement dans la troisième sans l'avoir flairée. En effet, dit cet auteur ancien, le chien fait en puissance le raisonnement suivant : « Le gibier a pris soit celle-ci, soit celle-là, soit celle-là ; or ce n'est ni celle-ci, ni celle-là ; donc c'est celle-là » [70] Mais il est aussi capable de saisir et de satisfaire ses propres affects : quand il s'est enfoncé une écharde, il s'efforce de l'enlever en frottant sa patte par terre et en utilisant ses dents. Et s'il a une plaie quelque part, comme les plaies malpropres sont difficiles à guérir, alors que celles qui sont propres se soignent facilement, il enlève délicatement l'humeur qui en sort. [71] Mais il observe aussi tout à fait bien le précepte hippocratique : puisqu'en effet le remède pour un pied blessé est l'immobilité, s'il lui arrive quelque blessure à la patte, il la lève en l'air et s'efforce de lui éviter la fatigue. Et quand il est tourmenté par des humeurs malvenues il mange de l'herbe, grâce à laquelle, vomissant ce qui est malvenu, il guérit.

[72] S'il est donc apparu que l'animal sur lequel nous avons fait reposer notre argumentation à titre d'exemple choisit ce qui lui est approprié et fuit ce qui lui est nuisible, a un art qui lui fournit ce qui est approprié, est capable de saisir et de satisfaire ses propres affects et n'est pas étranger à la vertu, la perfection de la raison interne consistant en tout cela, alors le chien sera, de ce point de vue, parfait. De là vient à mon avis le fait que certains de ceux qui font de la philosophie se sont honorés eux-mêmes du nom de cet animal.

[73] En ce qui concerne la raison exprimée, il n'est pas nécessaire de la prendre aussi longtemps comme objet de recherche. Même certains dogmatiques, en effet, l'ont jugée contraire à l'acquisition de la vertu, et c'est pourquoi, pendant le temps de leur apprentissage, ils pratiquaient le silence. Par ailleurs, si, faisons-en l'hypothèse, quelqu'un était muet, personne ne dirait qu'il est dépourvu de raison. Si nous laissons cela de côté, nous voyons surtout que les animaux, sur lesquels porte l'argument, expriment des sons humains, par exemple les pies et quelques autres. [74] Mais si nous négligeons aussi cela, même si nous ne comprenons pas les sons des animaux dits sans raison, il n'est pas totalement invraisemblable qu'ils se parlent, mais que nous ne les comprenons pas. Car en entendant aussi les sons proférés par les barbares, nous ne les comprenons pas et nous croyons qu'ils sont indifférenciés. [75] Et nous entendons les chiens produire un son quand ils éloignent certains gens, un autre quand ils hurlent, un autre quand on les bat, et un autre chaque fois qu'ils remuent la queue. Et, d'une manière générale, si l'on voulait s'appliquer à étudier cela, on trouverait une grande variation dans les sons, aussi bien dans le cas de cet animal que dans celui des autres, dans les différentes circonstances, de sorte que, pour cette raison, on pourrait dire avec vraisemblance que les animaux dits sans raison ont aussi part à la raison exprimée. [76] Mais s'ils ne le cèdent aux humains ni par l'acuité de leurs sens, ni par la raison interne, ni, disons cela en supplément, par la raison exprimée, ils n'emporteront pas moins la conviction que nous, en ce qui concerne leurs impressions.

Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes* (éd. Pierre Pellegrin),
Paris, Édition du Seuil, 1997, pp. 89-97.

EXCURSUS 2

Michelet, « réclamation pour nos frères inférieurs »

Extraits du *Le Peuple*, II, VI, « Digression. Instinct des animaux. Réclamation pour eux ».

Texte 1 : les souffrances de nos frères inférieurs

Quelque pressé que je sois, dans cette revue des simples, des humbles fils de l'instinct, mon cœur m'arrête et m'oblige de dire un mot des simples par excellence, des plus innocents, des plus malheureux peut-être, je veux dire, des animaux.

Je remarquais tout à l'heure, que tout enfant naissait noble. Les naturalistes ont remarqué de même que le jeune animal, plus intelligent à sa naissance, semblait alors rapproché de l'enfant. A mesure qu'il grandit, il devient brute et tombe à la bête. Il semble que sa pauvre âme succombe sous le poids du corps, qu'elle subisse la fascination de la Nature, la magie de la grande Circé. L'homme se détourne alors, et n'y veut plus voir une âme. L'enfant seul, par l'instinct du cœur, sent encore une personne dans cet être dédaigné : il lui parle et l'interroge. Et lui aussi, de son côté, il écoute, il aime l'enfant.

L'animal ! sombre mystère !... monde immense de rêves et de douleurs muettes... Mais des signes trop visibles expriment ces douleurs, au défaut de langage. Toute la nature proteste contre la barbarie de l'homme qui méconnaît, avilit, qui torture son frère inférieur ; elle l'accuse devant Celui qui les créa tous les deux !

Michelet, *Le Peuple*

Texte 2 : l'unité du vivant

Notre siècle aura une grande gloire. Il s'y est rencontré un philosophe qui eut un cœur d'homme²⁶. Il aima l'enfant, l'animal. L'enfant, avant sa naissance, n'avait excité l'intérêt que comme une ébauche, une préparation de la vie ; lui, il l'aima en lui-même, il le suivit patiemment dans sa petite vie obscure, et il surprit dans ses changements la fidèle reproduction des métamorphoses animales. Ainsi, au sein de la femme, au vrai sanctuaire de la nature, s'est découvert le mystère de la fraternité universelle... Grâces soient rendues à Dieu !

Ceci est la véritable réhabilitation de la vie inférieure. L'animal, ce serf des serfs se retrouve le parent du roi du monde.

Que celui-ci reprenne donc, avec un sentiment plus doux, le grand travail de l'éducation des animaux, qui jadis lui soumit le globe²⁷, et qu'il a abandonné depuis deux mille ans, au grand dommage de la terre. Que le peuple apprenne que sa prospérité tient aux ménagements qu'il aura pour ce pauvre peuple inférieur. Que la science se souvienne que l'animal, en rapport plus étroit avec la nature, en fut l'augure et l'interprète dans l'antiquité. Elle trouvera une voix de Dieu dans l'instinct du simple des simples.

Michelet, *Le Peuple*

²⁶ Si glorieusement continué par son ami et son fils, MM. Serres et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Je vois avec bonheur une jeunesse pleine d'avenir entrer dans cette voie scientifique, qui est la voie de la vie].

²⁷ Notre âge machiniste, qui partout veut des machines, devait s'apercevoir, ce semble, que si l'on veut que les animaux ne soient rien de plus, ce sont à coup sûr les premières de toutes, donnant, outre une telle quantité de force positive, une autre force infinie, qu'on ne peut apprécier et qui résulte (si l'on ne veut dire, de l'âme) de l'animation de la vie. Il semblait donc qu'on dût reprendre l'étude et la domestication des animaux. Voir le bel article Domestication, de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, dans *l'Encyclopédie nouvelle*, de MM. Leroux et Reynaud.

Texte 3 : la sagesse instinctive des animaux

Regardez sans prévention leur air doux et rêveur, et l'attrait que les plus avancés d'entre eux éprouvent visiblement pour l'homme ; ne diriez-vous pas des enfants dont une fée mauvaise empêcha le développement, qui n'ont pu débrouiller le premier songe du berceau, peut-être des âmes punies, humiliées, sur qui pèse une fatalité passagère ?... Triste enchantement où l'être captif d'une forme imparfaite, dépend de tous ceux qui l'entourent, comme une personne endormie... Mais, parce qu'il est comme endormi, il a, en récompense, accès vers une sphère de rêves dont nous n'avons pas l'idée. Nous voyons la face lumineuse du monde, lui la face obscure ; et, qui sait si celle-ci n'est pas la plus vaste des deux.

Note (de Michelet) : « Faisons aujourd'hui, si nous voulons, les fiers, les rois de la création. Mais n'oublions pas notre éducation sous la discipline de la nature. Les plantes, les animaux, voilà nos premiers précepteurs. Tous ces êtres que nous dirigeons, ils nous conduisaient alors, mieux que nous n'aurions fait nous-mêmes. Ils guidaient notre jeune raison par un instinct plus sûr ; ils nous conseillaient, ces petits, que nous méprisons maintenant. Nous profitons à contempler ces irréprochables enfants de Dieu. Calmes et purs, ils avaient l'air, dans leur silencieuse existence, de garder les secrets d'en haut. L'arbre qui a vu tous les temps, l'oiseau qui parcourt tous les lieux, n'ont-ils donc rien à nous apprendre ? L'aigle ne lit-il pas dans le soleil, et le hibou dans les ténèbres ? Ces grands bœufs eux-mêmes, si graves sous le chêne sombre, n'est-il aucune pensée dans leurs longues rêveries ? » (*Origines du droit*, p. LXIX).

Michelet, *Le Peuple*